

Le choucas des tours de Prague

Hervé Dumez

Treize ans après qu'il a disparu, un homme veut raconter son ami. Max Brod comprend pourtant au fil de l'écriture qu'il ne parvient pas à décrire ce qu'il fut.

Il l'avait rencontré à l'Université. Franz Kafka, en tchèque choucas, était svelte et plutôt grand. Sous sa chevelure sombre, au centre de son visage à l'apparence si jeune, ses yeux noirs étaient étonnamment profonds et scrutateurs, quoique toujours quelque peu absents. Il aimait jouer au tennis, monter à cheval, mais surtout nager dans la piscine au bord de la Moldau. L'administration et l'armée – les carrières les plus prestigieuses – étant fermées aux jeunes Juifs par l'empire austro-hongrois, après avoir commencé des études de chimie il s'était finalement orienté vers le droit et, sa thèse soutenue, avait trouvé une place dans l'Établissement d'assurances ouvrières contre les accidents du royaume de Bohême. Il y travaille le matin, confronté à la misère ouvrière qui l'émeut, à la vie poussiéreuse des bureaux sombres, aux lenteurs et à l'absurdité des rouages administratifs qui vont le marquer. Il est l'enfant gâté du service et son chef, qui reconnaît le sérieux et la valeur de son travail, fait remarquer qu'il prend toutes les affaires à l'inverse des autres. Le principal intérêt pour lui de ce travail pourtant harassant est que ses après-midis sont libres. On le trouve alors avec ses amis écrivains au café Louvre, dans la Ferdinandstrasse, ou au Continental, le repère des admirateurs de Gustav Meyrink. Mais c'est le café Arco que Karl Kraus méprise surtout, avec ses habitués, qu'il nomme les arconauts : « *Ca vous maxbrode, vous werfele, vous kafke et vous kitsche.* » Franz est le plus souvent en retrait, laissant les autres parler. Un de ses amis l'a d'ailleurs surnommé *klidas*, « colosse de silence » en argot tchèque. Pourtant, il laisse parfois tomber une phrase à voix basse provoquant l'arrêt des échanges, que chacun tente de saisir. Est-il sérieux ou ironique ? Personne n'arrive à séparer les deux quand il prend la parole et l'on se demande quelquefois si lui-même en est capable. On évite dans les conversations l'inconvenance, dont on sait qu'il ne la supporte pas et, si on l'interpelle au milieu des échanges pour lui demander son avis, il se contente de répondre : « *J'apprends. C'est tout.* » De temps en temps, il aime lire une de ses nouvelles ou un chapitre du roman qu'il est en train de composer. Sa voix est pleine, rythmée, capable de nuances. Lorsqu'il lit *Le procès* à ses amis pour la première fois, tous se mettent à rire et

lui-même, emporté par le flot, doit s'interrompre. Ceux qui assistent à ces séances notent que ce rire très particulier est marqué d'une certaine douleur et de quelque chose d'étrange. Il se fige soudainement quand il devient conscient de lui-même et lui succède un calme gêné.

En fin d'après-midi, il arrive à Franz et à ses amis d'assister aux séances loufoques qu'organise Jaroslav Hašek qui vient de fonder le *Parti d'un modeste progrès dans le cadre de la loi*. Plus tard encore, il hante les cabarets qui se sont créés dans l'esprit du *Chat noir* de Paris. On y entend des chansons, mais aussi de la musique sérieuse. On y expose des tableaux ou des photographies. Des acteurs et des chansonniers racontent des histoires. Et, bien sûr, des danseuses montrent leurs jambes, si pas plus. La nuit se termine dans une maison close du ghetto dont il s'amuse à retrouver le tenancier pieusement accompagné de sa famille à l'office de shabbat de la synagogue vieille-nouvelle. Il écrira un jour dans son Journal : « *Je suis passé près du bordel comme si c'eut été la maison d'un être aimé.* » Voyager est un autre de ses plaisirs, en Italie où il a fait des kilomètres pour admirer un meeting de cette modernité stupéfiante que sont les premiers avions, ou à Paris qu'il a malheureusement dû quitter pour cause d'un furoncle que des médecins français en qui il n'avait aucune confiance ont tenté de guérir sans y parvenir.

De sa ville merveilleuse, il connaît chaque recoin avec toutes ses histoires. Il aime les petites cours intérieures des vieilles maisons qu'il appelle, comme s'il lui était donné de les regarder du ciel alors que tout le monde les contemple du sol, les crachoirs à lumière. Un jour qu'il se promène avec un de ses amis du côté du Pont Charles, il pousse la porte d'un porche baroque, lui fait traverser une courette aux arcades Renaissance, le conduit sous un tunnel étroit et sombre débouchant sur une minuscule taverne. Ils y prennent une *pils* à l'enseigne des guetteurs d'étoile, Franz expliquant à son ami que le nom vient de ce que Kepler écrivit en ce lieu l'ouvrage qui devait révolutionner l'astronomie. Il aime aussi fréquenter Notre Dame des Neiges, la plus haute nef de Prague où l'on trouve un panneau représentant la légende qui lui donne son nom. Un jour de plein été, un riche romain fit le vœu de construire une église s'il neigeait le lendemain. Bien sûr, au matin suivant, l'Esquilin s'était revêtu de blanc et l'homme dû accomplir son vœu. Franz peut nommer et commenter chaque statue du Pont Charles et fait remarquer à celui qui l'accompagne dans sa promenade le petit ange de grès à demi caché qui se bouche le nez. Passant un jour sur le marché aux œufs, il a cependant ces mots : « *Ce n'est pas une ville, c'est le fond raviné de l'océan du temps, recouvert de rochers éboulés qui sont des passions et des rêves refroidis : et nous nous y promenons comme dans une cloche de plongée. C'est intéressant, mais à la longue on étouffe.* »

Les déménagements se succèdent d'ailleurs à l'intérieur de la ville, comme s'il ne pouvait nulle part y trouver un refuge qui puisse le satisfaire et le retenir. Sa correspondance est en grande partie couverte par des considérations multiples et détaillées sur ses différents logements, leurs avantages et leurs inconvénients. Le moindre bruit le dérange, bien qu'il soit insomniaque et sans doute pour cette raison. À l'hiver 1916, sa sœur

lui loue une des maisonnettes de la ruelle d'or, la rue des Alchimistes qui sinue au bord de l'escarpement du château. Elle verra l'écriture de plusieurs œuvres. Mais il bouge encore, croyant avoir trouvé le lieu idéal dans une aile du palais Schönborn, rue du Marché lorsqu'on lui apprend qu'il est atteint de la tuberculose, maladie incurable. À la fin de sa vie, il quittera Prague pour Berlin, son rêve, où il espère pouvoir vivre de ses livres et où il arrive malheureusement malade et en pleine crise de la République de Weimar. Il mourra dans un sanatorium, loin de Prague, alors qu'il avait trouvé la compagne aimante qui l'assistera durant ses derniers mois.

*Prague, la ruelle
d'or ou ruelle des
Alchimistes*

Il avait, disait-il, l'esprit gai et le cœur triste.

Son ironie trouvait ses racines dans une terrible angoisse de culpabilité. Elle l'accompagna toute sa vie. Bon élève au lycée, à l'approche du baccalauréat il est persuadé que ses progrès ont endormi ses parents et qu'il va les surprendre par un échec cinglant leur révélant son « incapacité inouïe ». Il sent ensuite qu'il déçoit son père, qui a bâti sa fortune de rien et qui veut qu'il



reprenne et développe l'affaire familiale, deux fils étant morts en bas âge et les trois filles étant beaucoup plus jeunes que lui. Devenu adulte, il adresse à ce père une longue lettre, quasiment un livre, accusation pathétique et détaillée, qui ne sera jamais remise à son destinataire. Pourtant, juste avant de mourir, le souvenir qui lui revient est pour le plaisir qu'il prenait enfant lorsque ce même père l'emmenait à la piscine et qu'ils mangeaient une saucisse et buvaient une bière ensemble, à moitié nus sur le bord de la Moldau.

Max Brod hésita mais ne respecta pas la volonté de son ami qui lui avait demandé de détruire ses manuscrits. Avec constance et dévotion, il les fit publier un à un, contribuant à établir son génie inclassable qu'il avait éprouvé dès leurs premières rencontres.

Son œuvre était en effet étrange. Un contemporain a parlé dans un oxymore assez juste de réalisme symbolique. Tout est concret, et tout est oppressant de symboles qui ne renvoient à rien, provoquant ainsi un rire angoissé. Quelques mois avant sa fin, il avait écrit son texte le plus fascinant et le plus personnel. Un animal inconnu vient de terminer son terrier, ayant camouflé l'entrée de la galerie qui y mène. Il pense enfin pouvoir jouir de sa tranquillité et de son confort au milieu du réseau de ses galeries quoiqu'une certaine anxiété se laisse pressentir, provoquant chez lui des comportements irraisonnés. C'est alors qu'il perçoit un chuintement. Tout d'abord, il s'efforce de se rassurer en se disant qu'il s'agit de petits animaux qu'il cherche à localiser. Mais la certitude le prend qu'il s'agit d'un prédateur qui s'approche et il se met à creuser en tous sens des galeries qui sont censées lui permettre de s'échapper. Le récit s'interrompt au milieu d'une phrase. Beaucoup ont pensé qu'il était inachevé, n'ayant sans doute pas compris. Toute vie s'écrit à la première personne et s'interrompt au milieu d'une phrase.

À l'époque, Prague était une ville divisée. La majorité tchèque ne comprenait pas la petite minorité allemande qui la gouvernait en la méprisant. Le dimanche matin, les premiers se promenaient sur le trottoir gauche du Graben, et les seconds sur celui de droite. La vieille aristocratie tchèque vivait quant à elle entre soi dans les palais baroques de Malá Strana, au pied du château et se parlait en français. La communauté juive parlait allemand et se trouvait coupée des trois autres. Franz avait appris le tchèque au lycée, ainsi que le français, mais était un écrivain de langue germanique. En 1920, une jeune femme qui avait lu ses nouvelles lui écrivit pour lui proposer de les traduire en tchèque. Il se rencontrèrent et s'aimèrent follement. Il savait que son être lui échappait et que peut-être enfin il avait la possibilité de se retrouver. Dans le creux de ses mains aux doigts si fins, Milena avait tenu son bonheur. Elle n'aurait eu qu'à les ouvrir pour lui rendre sa vie comme seule le peut une femme à un homme dévasté. Mais elle se refusa, laissant sans réponse les mots qu'il lui adressait sous toutes les formes possibles. Ce fut, lorsqu'il fut mort, pour écrire en tchèque le plus beau texte que nous ayons sur lui : « *Ici, peu de gens le connaissent, car c'était un solitaire, un homme qui savait et qui était épouvanté par la vie. Il était trop clairvoyant pour être capable de vivre, trop faible pour se battre, comme le font les êtres nobles et beaux, ne se refusant pas au combat par crainte des malentendus, des méchancetés, du mensonge intellectuel, mais persuadés qu'ils sont impuissants, se soumettant de manière à faire honte au vainqueur. Il connaissait le genre humain comme seuls en sont capables les êtres affectés d'une grande sensibilité nerveuse, ces solitaires, ces voyants qui touchent à la prophétie et qui percent à jour un visage à peine entrevu. Sa connaissance du monde était insolite et profonde, lui qui, à lui seul, était un monde insolite et profond.* »¹ ■

1. Résistante, Milena Jesenská est morte en 1944 à Ravensbrück.

Références

- Brod Max (1972) *Franz Kafka*, Paris Gallimard/Folio.
 Kafka Franz (2002) *Le terrier*, Paris, Arthème Fayard/Mille et une nuits.
 Lemaire Gérard-Georges (2002) *Kafka à Prague*, Paris, Éditions du chêne.